

Savoir aimer : le dialogue sur l'amitié de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé

Suzanne Duval

§I

C'est le mot d'*amitié*, et non d'*Amour*, qui donne son titre à *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé¹. Le terme connaît au XVII^e siècle une fortune romanesque importante, puisque Madeleine de Scudéry baptisera du nom de *tendre amitié* son modèle de relation galante² et qu'elle reviendra sur la distinction de l'amour et de l'amitié en plusieurs endroits de son œuvre³. La critique a pourtant eu tendance à se pencher de préférence sur la reli-

¹ « Où par plusieurs Histoires, & sous personnes de Bergers, & d'autres, Sont deduits les effets de l'honneste amitié » est le sous-titre du roman qui, selon É. Méchoulan (« Amitié et générosité dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé et *Francion* de Charles Sorel », *Tangence*, n° 66, 2001, p. 22-35, en particulier p. 24) et T. Gheeraert (*Saturne aux deux visages*, Rouen, PU de Rouen et du Havre, 2006, p. 115), en donne le véritable sujet.

²M. de Scudéry, *Clélie. Histoire romaine. Première partie* [1654], éd. Ch. Morlet-Chantalat, 2001, I, p. 185. Voir D. Denis, « Les inventions de *Tendre* », *Intermédialités : histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques*, n° 4, 2004, p. 44-66.

³En particulier dans le dialogue de Titus et Herminius : *Clélie. Histoire romaine. Troisième partie* [1657], éd. Ch. Morlet-Chantalat, H. Champion, I, p. 125.

gion d'Amour qui gouverne les habitants du Forez⁴, glissant parfois d'un terme à l'autre comme s'ils étaient synonymes à l'époque baroque. En nous penchant sur un dialogue de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé où la bergère Diane propose une définition de l'amitié⁵, nous voudrions montrer que le terme, imprégné d'aristotélisme et cautionné par François de Sales et sa conception de l'amitié « faite de charité⁶ », renvoie à une disposition vertueuse de l'âme que ne recoupe pas exactement les lois d'Amour. L'amitié apparaît alors comme une vertu située au fondement de l'idéal civil de *L'Astrée*, ce qui se traduit par un mode de vie dévolu à l'art de la conversation⁷.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ DANS LE FOREZ : DEUX FAUX-AMIS QUI VONT DE PAIR

§2 En dépit de leur fréquente co-occurrence dans *L'Astrée*, qui pourrait faire penser qu'*amitié* offre à la plume d'Urfé un terme bien commode pour ne pas répéter trop souvent *Amour*, les deux termes ne sont pas synonymes, bien qu'ils appartiennent tous deux à la famille étymologique du verbe *aimer* : en plus de leur configuration syntaxique bien différente, leurs significations ne se recoupent pas, et s'accompagnent de connotations distinctes.

Amour est un petit Dieu

§3 Le mot *Amour* est utilisé avec une majuscule, et s'emploie bien souvent comme un nom propre qui désigne le Dieu Amour. Il est alors fréquemment positionné en sujet grammatical pour représenter une action du petit Dieu, qui entraîne, par voie de conséquence, les sentiments amoureux des personnages : « mais Amour qui voulut montrer sa puissance, [...] me guerit par un estrange antidote, & voyez comme il se plaist aux effects qui sont contraires à nos resolutions » (XII, p. 661). Une autre position privilégiée du nom propre est celle de complément du nom (*les accidents d'Amour, les effets d'Amour*).

⁴M. Gaume consacre un chapitre à la définition de l'Amour astréen, et non à l'amitié : *Les Inspirations et les sources de L'Astrée d'Honoré d'Urfé*, Saint-Étienne, Centre d'études foréziennes, 1977, p. 431-504.

⁵H. d'Urfé, *L'Astrée. Première partie* [1612], éd. D. Denis (dir.), H. Champion, IV, p. 288-289, de « Pour certain, interrompit Diane » à « je me garderay d'y retourner ». Nous renverrons à cette édition dans la suite de nos références. Avec l'autorisation de l'équipe éditoriale de *L'Astrée*, que je remercie, j'ai reproduit en annexe le texte étudié, également disponible sur le site <http://astree.huma-num.fr/> édité par cette même équipe et dirigé par D. Denis et A. Gefen.

⁶François de Sales, *Introduction à la vie dévote* [1609], *Œuvres*, éd. A. Ravier, Gallimard, 1969, p. 185.

⁷Voir M. Fumaroli, « Le retour d'Astrée », J. Mesnard (dir.), *Précis de littérature française du dix-septième siècle*, PUF, 1990, p. 60.

§4 Par métonymie, le terme renvoie au sentiment que cause Amour, comme dans la célèbre définition néo-platonicienne qu'en donne Céladon⁸ : « Or “qu'est-ce qu'Amour, dit Celadon, sinon comme j'ay ouy dire à Sylvandre, & aux plus sçavans de nos Bergers, qu'un desir de la beauté que nous trouvons telle” » (XII, p. 684). Le mot d'*amitié*, en revanche, ne désigne nullement une entité divine, et ne s'inscrit pas dans une mythologie amoureuse.

L'amitié est une vertu

§5 Le terme d'*amitié* désigne différents types d'alliances⁹, qui peuvent relever du domaine familial, politique, amical ou encore amoureux. Elles ont pour source commune un sentiment qualifié parfois de « naturel » (VIII, p. 479), et considéré parfois comme une « coutume » d'autant plus puissante qu'elle est contractée dès l'enfance (VII, p. 418). Leur antonyme, l'inimitié, est en revanche une disposition délibérée (VIII, p. 479), qui peut devenir une coutume lorsqu'elle est cultivée par une hostilité ancienne entre deux familles (IV, p. 259).

§6 *Amour* et *amitié* peuvent être opposés dans certains contextes, lorsqu'il s'agit de distinguer une relation amicale d'une relation amoureuse, comme lorsque Lindamor propose à Polémas de renoncer à son amour pour Galathée par amitié pour lui : « l'Amour en moy, est moins que l'amitié [...] les folies de l'un cedent aux sagesse de l'autre » (IX, p. 515). Mais ils peuvent également être placés dans un rapport de proximité sémantique : l'amitié ne relève alors plus de la relation amicale mais d'une certaine qualité de la relation amoureuse. C'est ainsi qu'*amitié* peut servir d'anaphore infidèle pour *Amour* : « vous sçavez mieux que moy, combien malaisément se peut cacher Amour [...] ; toutefois *ceste amitié* estoit si honneste, qu'elle ne leur avoit permis de se l'oser declarer. » (X, p. 557). Cette porosité d'*Amour* et d'*amitié* explique qu'il puisse y avoir, en particulier entre les bergères de *L'Astrée*, des zones troubles où la relation amicale confine à l'amour, avec ce que cela implique de rapprochements sensuels¹⁰.

§7 Lorsque le mot *amitié* se combine avec *Amour*, il n'est pas rare qu'il fasse l'objet d'une expansion qui en mesure la qualité ou la quantité (alors que le substantif *Amour* est la plupart du temps employé seul). En témoignent des expressions récurrentes comme une « bonne », « fidelle », « grande », « entiere », « parfaite », « honneste », « ferme »

⁸Voir le chapitre de M. Gaume cité plus haut.

⁹Voir É. Méchoulan, art. cité.

¹⁰Outre les célèbres agitations sensuelles autour de la déguisée Alexis dans la troisième partie de *L'Astrée*, on pourrait aussi se pencher dans la première partie sur le « Madrigal de Daphnis. Sur l'amitié qu'elle porte à Diane » (VI, p. 365).

amitié, ou encore le « peu d'amitié » (*passim*) que l'on peut reprocher à un amant négligent. Dans le même ordre d'idée, il est très souvent question dans *L'Astrée* de « preuves » d'amitié (VIII, p. 499), et non de preuves d'Amour.

§8

En effet, l'amitié implique non seulement un affect, mais aussi une disposition volontaire, qui entraîne de la part de l'amant ou de l'amante un comportement vertueux susceptible d'être évalué. À ce titre l'usage que fait Urfé du terme est fidèle aux prescriptions d'Aristote dans *L'Éthique à Nicomaque*, selon qui l'amitié parfaite émane en partie de la volonté des amis, et se fonde sur la reconnaissance de leur vertu réciproque¹¹. Pour reprendre et déformer (à la suite de Tony Geerhaert), le mot de Pascal, on pourrait donc dire que dans *L'Astrée*, l'amitié « a ses raisons, et si transparentes que la raison parvient à les connaître¹² ». Si Amour est bien souvent aveugle et farceur, l'amitié, plus judicieuse, détermine des actes responsables, pleinement conscients des raisons qui les mobilisent. Aussi est-ce la bergère réputée la plus vertueuse, la sage Diane, qui est chargée d'en définir les règles élémentaires dans l'épisode où la pire des entorses imaginables a été commise contre l'honnête amitié : nous voulons parler de la grossesse clandestine d'Olympe perpétrée par Lycidas, amant infidèle (mais repent) de Phillis.

LE DIALOGUE DE L'AMITIÉ DE DIANE ET DE PHILLIS : DEUX CARACTÈRES, DEUX SAVOIRS

Diane, docteure en parfaite amitié

§9

La science de Diane en matière d'amitié se révèle dans les marges de l'« Histoire d'Astrée et de Phillis » (IV, p. 259-305) racontée par la bergère éponyme du roman. Lorsque Diane apprend que Phillis a fini par pardonner à Lycidas, son amant, d'avoir eu une relation sexuelle avec Olympe, elle interrompt le récit, indignée. Ce n'est pas tant le comportement du berger infidèle qui la choque, que l'indulgence de son amie : « voila une estrange preuve de bonne amitié; pardonner une telle offense qui est entierement contre l'amitié, [...] ? Sans mentir, Phillis, c'est trop, & pour moy j'advoüe que mon courage ne le scauroit souffrir » (p. 288).

§10

Une dispute commence alors entre les deux bergères, pour savoir si c'est le propre d'une amitié parfaite que de pardonner à un amant qui a commis un crime contre cette

¹¹Ce texte d'Aristote faisait partie des livres enseignés en classe de philosophie dans les collèges jésuites, institution au sein de laquelle le jeune Urfé a fait ses études : voir P. Mesnard, « La pédagogie des jésuites. (1548-1762) », J. Château (dir.), *Les Grands Pédagogue*, PUF, 1980, p. 57-120.

¹²T. Geerhaert, *op. cit.*, p. 93.

amitié. Diane défend une position rigoureuse en s'appuyant sur une définition aristotélicienne de l'amitié vertueuse, qui ne doit trouver sa source qu'en elle-même, et non dans les agréments accessoires que sont, notamment, l'utilité ou le plaisir¹³ : « "s'il y a quelque chose en l'amitié, dont l'on doive faire estat, ce doit estre sans plus l'amitié mesme : car toute autre chose qui nous en plaist, ce n'est que pour estre jointe avec elle : & par ainsi il n'y a rien qui puisse plus offencer celui qui ayme, que de remarquer quelque deffaut d'Amour" » (p. 289). Le propos de Diane est ensuite étayé par une deuxième définition de l'amitié, qui compare celle-ci à une harmonie musicale, conformément à l'idée aristotélicienne selon laquelle l'amitié bonne repose sur l'égalité des amis et la reconnaissance mutuelle de leur vertu : « C'est une musique à plusieurs voix, qui bien unies, rendent une tres-douce harmonie : mais si l'une desaccorde, elle ne déplaist pas seulement, mais fait oublier tout le plaisir » (*ibid.*).

§11 Diane montre cependant à quel point Amour et amitié entretiennent des liens étroits, puisqu'un manquement aux règles de l'amitié apparaît pour elle comme le symptôme d'un « deffaut d'Amour » (*ibid.*). Autrement dit, plus un amour est grand, plus il dispose à l'amitié : il doit par conséquent engager la volonté de celui qui l'éprouve et prendre la forme d'une amitié parfaite, thèse qui concilie l'idéal platonicien de l'Amour comme désir de la beauté et, par son truchement, du bien et du vrai, et la conception aristotélicienne de l'amitié comme affection mutuelle de deux êtres vertueux.

Phyllis, amante éprouvée : l'expérience contre la science

§12 Phyllis défend quant à elle une position inverse, en affirmant que le pardon qu'elle a accordé à Lycidas est une preuve de la « qualité » (*ibid.*), c'est-à-dire, dans son langage, de la grande valeur de son amitié. Pour combattre la thèse de Diane, elle s'appuie sur un premier lieu commun issu de la rhétorique, celui de l'expérience : Diane se fait une fausse idée de l'amitié, parce qu'elle n'a jamais été amoureuse, et préfère susciter l'amour que le ressentir : « si vous sçaviez que c'est que d'aimer, comme de vous faire aimer, vous jugeriez qu'"au besoin se connoist l'amy" » (*ibid.*). La formule proverbiale¹⁴, évoquant un savoir populaire et accessible, invite Diane à redescendre de ses conceptions philosophiques pour constater une loi d'amitié régulièrement confirmée par l'expérience, selon laquelle un véritable ami accède à nos demandes. Il est remarquable qu'Urfé n'ait pas choisi de mettre dans la bouche de sa bergère des considérations sur le pardon qui auraient pu rapprocher explicitement l'amitié de Phyllis d'un principe de charité chrétienne : cette valeur

¹³ *Éthique à Nicomaque*, 1156 b.

¹⁴ Sur cette forme proverbiale, voir n. 66 p. 289 de l'édition au programme.

reste implicite tout au long du dialogue.

§13 C'est de nouveau sur le terrain de l'expérience que Phillis attaque son amie en invitant celle-ci à replacer sa thèse abstraite dans une situation concrète, sur le mode de l'hypothèse, pour en mesurer l'invalidité : « vous voulez dire, que si on vous avoit servie longuement, la première offense effacerait toute la mémoire du passé » (*ibid.*).

§14 Confrontation de deux savoirs sur l'amitié, le dialogue s'avère donc être aussi la confrontation de deux amies qui n'ont ni la même expérience, ni la même philosophie de l'amour, et qui risquent à ce titre de ne pas se comprendre.

Du savoir-aimer au dialogue comme acte d'amitié

§15 À regarder les positions rigoureusement antagonistes défendues par les deux bergères, on pourrait penser que leur dispute met en danger l'amitié naissante et extraordinairement intense qui les unit, sur laquelle le récit insiste fortement (IV, p. 257). Lorsque Diane demande à Astrée de raconter ses aventures, c'est pour s'assurer de l'équité de leur trio amical nouvellement formé, et voir si elle a bien gagné avec les deux bergères une intimité égale à celle qui unissait déjà Phillis et Astrée (IV, p. 259). Le récit d'Astrée fonctionne donc comme une preuve d'amitié. Selon le même principe, on peut dire que le dialogue entre Diane et Phillis se présente comme une épreuve d'amitié, qui, en confrontant les deux opinions que se font les bergères de cette vertu, éprouve la fermeté de leur propre relation.

LA DISPUTE : UNE ÉPREUVE D'AMITIÉ

Un échange polémique

§16 La conversation des deux bergères prend la forme d'un dialogue polémique, type d'échange fondé, selon Sylvie Durrer, sur un enchaînement de répliques de type assertion/contre-assertion¹⁵. Ainsi, lorsque Diane demande à Phillis si elle est capable « sans aimer de juger de l'amitié » (*ibid.*), Phillis répond par la négative : « Il ne se peut [...] » (*ibid.*). Réciproquement, lorsque Phillis invite Diane à se mettre à sa place et à envisager le comportement qui serait le sien si un amant, longtemps fidèle, la trompait un jour, Diane réfute implicitement cet argument en déniait purement et simplement la possibilité pour elle de se trouver un jour dans une situation aussi scabreuse : « Celui qui m'aimera, repliqua Diane, s'il veut que je l'aime, prendra garde de n'offenser mon amitié » (*ibid.*).

¹⁵S. Durrer, *Le Dialogue romanesque. Style et structure*, Genève, Droz, 1994, p. 115.

§17

Le dialogue amical est donc animé par un devoir de franchise¹⁶ qui explique qu'il ne soit pas exempt d'agressivité et d'infractions légères aux règles de la politesse. À ce titre, on peut relire la définition musicale que donne Diane de l'amitié comme un avertissement métadiscursif, de sa part : la bergère est sans doute en train de se rendre compte qu'il y a comme des fausses notes dans cet échange, et que le désaccord qui l'oppose à sa nouvelle amie menace leur amitié. Symptomatique de ce danger, leur échange connaît deux « ratés¹⁷ » : les bergères se coupent la parole. Diane commence par « interrompre » (p. 288) le récit d'Astrée, et Phillis à son tour « interrompt » (p. 289) Diane pour la réfuter. Le verbe « repliqua » (*ibid.*), placé dans deux incises du discours de Diane, souligne lui aussi la vive tonalité de la dispute, de même que l'apostrophe dépréciative qu'adresse Phillis à son amie : « Mauvaise Diane ». On assiste donc à des prises de parole que la linguistique pragmatique qualifierait de « menaçantes¹⁸ ».

La judiciarisation de l'échange

§18

De part et d'autre du débat, on voit les deux bergères adopter tour à tour une attitude de juge. Phillis sanctionne la pauvreté de l'expérience amoureuse de Diane (alors même qu'elle n'a pas encore entendu le récit de ses aventures !) en la renvoyant à ce qu'Aristote considère comme une preuve d'inaptitude à l'amitié. Selon ce dernier, en effet, l'amitié consiste plutôt à aimer qu'à être aimé, et ceux qui préfèrent être aimés sont en réalité avides d'honneur, et non pas engagés dans une amitié honnête¹⁹. Or tel est bien le cas de Diane, si l'on en croit Phillis : « le ciel s'est contenté de vous avoir faite pour être aimée, & non pas pour aimer » (*ibid.*). Conséquence de ce jugement, bien malheureux celui qui voudra se lier d'amitié avec Diane : « que celui qui vous aimera n'aura pas œuvre faite ! » (*ibid.*). Réciproquement, Diane disqualifie la relation qu'entretient Phillis avec son amant, en traitant d'« esprit ladre » (*ibid.*) (c'est-à-dire avare, mesquin) le cœur de son amie. Elle va même jusqu'à présenter la conduite de Phillis comme étant plus dommageable que celle de l'infidèle Lycidas lui-même : « à ce coup vous avez plus fait d'injure à Lycidas, qu'il ne vous avoit auparavant offensée » (*ibid.*).

¹⁶Ce principe est fidèle au propos de Montaigne sur la dispute dans son essai « De l'art de conférer », *Les Essais*, III, 8.

¹⁷Selon la terminologie de C. Kerbrat-Orecchioni, *Les Interactions verbales*, Armand Colin, 1990, t. 1, p. 172-182.

¹⁸Sur cette terminologie héritée de la théorie du ménagement des faces d'Erving Goffman (*Les rites de l'interaction*, 1967) voir C. Kerbrat-Orecchioni, *Les Interactions verbales*, Armand Colin, 1992, t. 2, p. 159-240.

¹⁹*Éthique à Nicomaque*, 1159 a.

§19 Autre procédé typique de la rhétorique judiciaire, chaque bergère reformule de manière péjorative la défense de son antagoniste. Pour Diane, le pardon de Phillis est « une offre » au « désavantage de sa bonne volonté » (*ibid.*). Pour Phillis, la leçon de Diane ne peut prêter qu'à rire dès lors qu'on en tire les conséquences logiques, qui sont absurdes, comme le montre la reformulation ironique qu'elle en propose : « autresfois je disois que c'estoit l'amitié qui me l'avoit fait faire, mais à ceste heure, je diray que c'estoit la vengeance; & aux plus curieux j'en diray la raison que vous m'avez apprise » (*ibid.*).

§20 La progression du dialogue n'aboutit pourtant pas à une brouille des deux bergères ou au constat d'un désaccord irréconciliable, comme c'est le cas dans d'autres disputes de *L'Astrée*²⁰. Une fois n'est pas coutume, la règle régressive²¹ de l'affrontement polémique ne semble pas s'appliquer.

Une conclusion harmonieuse

§21 En effet, miracle d'amitié, Phillis s'adoucit, soulignant « en sousriant » (*ibid.*) le goût de son amie pour le paradoxe, qui semble finalement l'amuser. Quant à Diane, elle concède enfin quelque chose à Phillis en reconnaissant que celle-ci, même dans son erreur passée, était déjà sur la voie d'un savoir-aimer : « autresfois vous avez sçeu aimer » (*ibid.*). Phillis là-dessus s'engage à ne plus jamais pardonner Lycidas : « s'il y retourne jamais, je me garderay bien d'y retomber » (*ibid.*). Les deux bergères ressortent donc victorieuses de leur épreuve d'amitié, puisqu'elles sont parvenues, bon an mal an, à retrouver un terrain d'entente, et cela sans renoncer à l'une des règles d'or de l'amitié vertueuse : selon Aristote en effet, lorsque l'on pense que son ami est dans l'erreur ou dans le vice, il ne faut en aucun le lui cacher, et tout mettre en œuvre pour le corriger, ou bien rompre avec lui, si son erreur s'avère incorrigible²². Incohérent en apparence, ce retour inattendu de concorde après une discorde qui semblait irréconciliable n'a rien d'un hasard : il a été préparé, au fur et à mesure de la conversation, par un art consommé de la dispute amicale.

²⁰En particulier, l'affrontement de Lycidas et d'Hylas sur le thème de l'inconstance se clôt sur une incompréhension réciproque : « je ne croy pas que vous voulussiez renoncer à vostre infidélité », dira Lycidas; « je vous en quitte de bon cœur ma part, & pouvez garder tout seul vos félicités », éd. citée, I, p. 150;

²¹Selon S. Durrer, la dynamique textuelle du dialogue polémique est régressive, *op. cit.*, p. 115.

²²*Éthique à Nicomaque*, 1165 b.

L'ART DE (SE) DISPUTER ENTRE AMIES : UNE GRAMMAIRE DE LA CONVICTION POLIE

§22

Le dialogue de Diane et de Phillis est traversé, d'un point de vue stylistique et pragmatique, par deux polarités en apparence contradictoires : une hyper-assertivité, autrement dit, une tendance des deux bergères à camper sur des positions argumentatives inébranlables, et, dans le même temps, un surcroît de politesse, caractérisé par un constant ménagement du point de vue adverse. La contradiction bien-sûr n'est qu'apparente, l'équilibre de la dispute amicale reposant précisément sur cette combinaison de franc-parler et d'attention à l'autre. Aussi peut-on dire que l'héritage scolaire qui informe l'organisation de ce débat, marqué par l'art de la dispute à laquelle Urfé avait pu être formé chez les Jésuites, est doublé par une autre qualité, qui rappelle la Philotée de François de Sales, celle de la douceur²³ (typiquement féminine, dans la perspective genrée du XVII^e siècle) qui caractérise la conversation amicale, et que les bergères maîtrisent peut-être bien mieux que les bergers²⁴.

Une hyper-assertivité

§23

Dominé par le type de phrase assertif (et plus ponctuellement injonctif dans la bouche de Diane : « laissons cette consideration à part » (p. 289), « Croyez-moi », *ibid.*), ce dialogue se caractérise par la ferme conviction exprimée par chacune de ses protagonistes. On note ainsi l'importance des commentaires épistémiques placés en tête de phrase comme « pour certain », « sans mentir », « pour moy », « quant à moy », ou encore l'adverbe « si » (*ibid.*), héritage de l'ancien français qui marque la forte adhésion de Phillis à son propos²⁵. Cette insistance de chaque locutrice sur sa propre conviction s'accompagne d'une forte représentation des verbes métadiscursifs, qui dramatisent l'acte de langage assertif, comme le montrent les polyptotes du verbe « dire » qui parcourent le texte : « je diray que », « que je vous die », « je disois/je diray » (*ibid.*).

§24

La polémique est aussi le lieu privilégié d'une certaine valorisation de soi, Phillis se flattant de la « qualité » (*ibid.*) de son amitié, Diane allant jusqu'à considérer sa réputa-

²³Voir M. Fumaroli, « L'empire des femmes ou l'esprit de joie », *La Diplomatie de l'esprit*, Hermann, 1998, p. 321-340 et, du même auteur, « Le retour d'Astrée », *op. cit.*, p. 48-49.

²⁴Voir M.-G. Lallemand, « Éloquence masculine et éloquence féminine dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé », *Textuel*, n° 49, 2006, p. 171-185, et F. Greiner, « Conversation et éthique amoureuse dans le roman pastoral : de Sannazar à Frénicle (1504-1634) », B. Méniel (dir.), *Éthiques et formes littéraires à la Renaissance*, H. Champion, 2006, p. 115-135.

²⁵Voir Chr. Marchello-Nizia, *Dire le vrai. L'adverbe « si » en français médiéval. Essai de linguistique historique*. Genève, Droz, 1985.

tion d'insensibilité comme le signe d'une élection divine dont elle se sent « plus obligée » que « de la vie » (*ibid.*), réplique où elle se montre, selon Tony Gheeraert, « fière d'un égoïsme qu'elle assume sans honte » (*op. cit.* p. 114). Directement liée à cette inflation de l'ego, une forte affectivité imprègne la parole des deux bergères : Diane abuse des expressions intensives, déclarant que « c'est trop » (p. 288), et que son « courage ne le sauroit souffrir » (*ibid.*), tandis que les interjections de Phillis (« Ah, Diane », « O Dieux ! », p. 289), expriment son indignation. La prégnance des structures emphatiques marque elle aussi une syntaxe chargée d'affectivité, Diane pratiquant plutôt la thématization à gauche du verbe (« toute autre chose qui nous en plaist, ce n'est que pour estre jointe avec elle », *ibid.*), et Phillis énonçant une double phrase clivée lorsqu'elle parodie la leçon de Diane (« c'estoit l'amitié qui me l'avoit fait faire, [...] c'estoit la vengeance », *ibid.*).

§25

La conviction d'être détentrices d'une vérité infaillible conduit Diane et Phillis à objectiver leur propos dans des énoncés au présent de vérité générale, l'instance énonciative s'effaçant dans un « on » générique, relayé par des déterminants eux aussi génériques. L'énoncé gnominique, souvent placé entre guillemets dans le passage, prend comme nous l'avons vu la forme d'un proverbe dans la bouche de Phillis, dont la brièveté contraste avec la prolixité des sentences de Diane. Celle-ci développe d'abord une période comparative en « plustost [...] que » à laquelle succèdent deux énoncés parsemés de « & » de relance et de connecteurs de justification (« puis que », « car », « & par ainsi »), accumulant les noms abstraits expansés (« sur-abondance d'Amour », « quelque défaut d'Amour »), les tours indéfinis (« toute autre chose », « telles offenses »), et les formes nominales du verbe où triomphe la modalité déontique (« l'on doit faire estat », « ce doit estre », « il n'y a rien qui puisse plus offencer [...] que de remarquer » p. 289).

§26

L'énoncé gnominique estompe les contours trop précis, tout en posant fermement le caractère indiscutable de son discours. Il relève donc à la fois d'un acte de langage menaçant, et en même temps d'une forme « substitutive » de « politesse négative²⁶ », par laquelle chaque bergère protège son interlocutrice d'une attaque trop directe.

²⁶C. Kerbrat-Orecchioni distingue la politesse négative, qui atténue les actes menaçants, de la politesse positive, qui intervient plutôt dans un contexte consensuel et non-menaçant (manifestation d'accord, compliments); au sein de la politesse négative, elle distingue les procédés substitutifs, qui consistent à diminuer le caractère menaçant d'un acte, des procédés additifs, qui accompagnent les actes menaçants de procédés d'atténuation : *Les Interactions verbales, op. cit.*, t. 2, p. 191-228. Sur la politesse positive dans le roman pastoral, voir D. Denis, « L'échange complimenteur : un lieu commun du bien-dire », *Franco-Italica*, n° 15-16, 1999, p. 143-161.

Les modes inactuels du verbe : une atténuation du jugement

§27 Dans l'ensemble du dialogue, les modes infinitif, conditionnel et subjonctif atténuent eux aussi le potentiel agressif de la dispute en usant de formules substitutives qui déplacent les actes de langage les plus menaçants sur un plan inactuel. Ainsi, de la part de Diane, l'infinitif de protestation est une manière de condamner abstraitement le comportement de Phillis, sans convoquer directement sa personne : « pardonner une telle offense qui est entièrement contre l'amitié [...] ? » (*ibid.*). L'emploi potentiel du conditionnel permet quant à lui d'éteindre les jugements les plus violents : « je ne le saurois souffrir » (p. 288), « seroit trop à vostre desavantage » (p. 289). Proche de la pure fiction, enfin, le subjonctif ouvre un monde possible à l'intérieur duquel la condamnation, virtualisée par l'irréel du passé, devient pleinement dicible : « si j'eusse esté des amies de Lycidas, j'eusse expliqué cét offre au desavantage de vostre bonne volonté » (p. 289).

§28 On observe ainsi une créativité à l'œuvre dans les formes de politesse auxquelles l'amitié oblige : la dispute amicale est orchestrée par des jeux de décalage du point de vue, une anticipation et un ménagement constants des arguments, attentes et susceptibilités de l'autre qui se traduisent notamment par l'usage de la subordonnée conditionnelle en *si*.

50 nuances de *si*

§29 La récurrence de la forme *si*, dans ce dialogue, et la variété de ses emplois est remarquable. Employé comme une conjonction, *si* permet d'ouvrir un « cadre fictif²⁷ » au sein duquel il devient possible de négocier son point de vue avec celui de son allocutaire : dans la dynamique polémique de ce dialogue, il relève tantôt d'une forme de politesse par substitution, qui atténue un acte menaçant en le désactualisant, et tantôt d'une politesse par addition, qui adoucit la menace en l'accompagnant d'expressions polies.

§30 Un premier type de construction en *si+indicatif* présente ainsi un phénomène de substitution consistant, dans le cas de la construction dite « conditionnelle-factuelle²⁸ », à s'engager sur la validité d'un fait, tout en se dégageant de sa source énonciative. Dans l'emploi qu'en fait Diane, la stratégie s'apparente à son goût pour la généralisation. Comme dans les sentences, le contenu menaçant de l'énoncé est implicitement attribué à une sagesse plus générale dont Diane ne serait que la fidèle ambassadrice : « *“s'il y a quelque chose en l'amitié, dont l'on doive faire estat, ce doit estre sans plus l'amitié mesme”* »

²⁷G. Corminboeuf, « Les constructions en *SI* », *Encyclopédie grammaticale du français*, 2018, [encyclogram.fr] article consulté le 21 oct. 2023.

²⁸Selon la terminologie de G. Corminboeuf : « Factualité et conditionnalité », C. Noren (dir.), *Modalité, évidentialité et autres friandises langagières*, Berne/Berlin/Bruxelles, P. Lang, 2013, p. 41-60.

(*ibid.*).

§31

Un deuxième type de *si+indicatif*, pleinement conditionnel cette fois, consiste, de la part de Diane, à feindre de demander à Phillis la permission de s'exprimer au moment même où elle s'octroie cette permission alors que Phillis, exaspérée, l'a déjà interrompue une fois. Il s'agit donc d'une forme de politesse par addition, qui annonce l'acte menaçant pour en prévenir le caractère blessant²⁹ : « si vous me voulez faire autant de grace qu'au medecin qui parle & juge indifferemment de toutes sortes de maladies sans les avoir eues, je diray [...] » (p. 289). Autre forme d'addition, lorsque la conditionnelle à l'indicatif n'est pas feinte, elle présente pour Diane l'intérêt de suspendre la validité d'un contre-argument, pour amener en douceur son propre argument, lui aussi énoncé sur un mode conditionnel : « *Si cela est*, répondit Diane, je luy suis plus obligée d'un tel bien que de la vie : *mais si je suis capable* sans aimer de juger de l'amitié ? » (*ibid.*).

§32

Nous ne reviendrons pas sur les occurrences de *si+imparfait* énoncées par Phillis qui invitent son interlocutrice à partager son expérience sur un mode hypothétique, ni au *si+subj. imparfait* par lequel Diane adoucit sa condamnation, sinon pour observer que ces constructions fonctionnent elles aussi par substitution, en remplaçant l'affirmation menaçante par une hypothèse plus conciliante parce que maintenue dans une irréalité. Aussi est-il remarquable de voir intervenir en fin de dialogue des conditionnelles envisagées cette fois sur un plan éventuel, lorsque les bergères imaginent chacune leur avenir sentimental. Le détour fictionnel des conditionnelles semble les avoir progressivement conduites à revenir à leur situation réelle, mais avec un nouveau point de vue. L'insensible Diane explique à quelle condition elle pourra s'engager dans une amitié : « Celui qui m'aimera, repliqua Diane, *s'il veut que je l'aime*, prendra garde de n'offenser mon amitié » (*ibid.*). La trop sensible Phillis s'engage quant à elle à ne plus jamais pardonner à Lycidas : « *s'il y retourne jamais*, je me garderai bien d'y retomber » (*ibid.*).

§33

Tout se passe comme si chaque bergère avait été contaminée par l'esprit de son interlocutrice, Diane ayant perdu en assertivité (aussi place-t-elle sa conditionnelle en position d'incidente et non en tête d'énoncé, ce qui en atténue le caractère nécessaire et allège la sévérité de son contrat), Phillis au contraire semblant adhérer désormais aux principes inflexibles de Diane. Mais cette permutation des rôles est sans doute encore un effet de leur politesse mutuelle, plus qu'une véritable conversion. L'échange se conclut en effet sur une concession que Phillis fait à Diane : « *Quoy que c'en soit*, répondit Phillis, *s'il y eust de la faute*, elle proceda d'ignorance, & non point de deffaut d'Amour » (*ibid.*). La

²⁹Voir l'analyse que C. Kerbrat-Orechchioni donne de ces effets d'annonce (qualifiés de « désarmeurs ») comme formes de la politesse négative par addition : *op. cit.*, t. 2, p. 215-216.

conditionnelle au subjonctif imparfait nous montre la grande part d'irréalité qui domine dans cette concession, comme si la bergère ne faisait que jouer le jeu de la philosophie de Diane : en opposant l'« ignorance » au « deffaut d'amour », elle revient au fond à sa position fondamentale selon laquelle l'amitié, pas plus que l'amour, n'est infaillible, aussi aucun savoir-aimer ne saurait-il parer aux aléas de l'expérience. Réciproquement, Diane maintient sa position d'un primat du savoir sur l'expérience, tout en acceptant à demi-mot le fait que l'expérience puisse être porteuse d'enseignements.

Savoir que c'est *que* d'aimer, savoir que c'est d'aimer, ou l'esprit de finesse

§34

Le dernier mot d'esprit de Diane consiste en effet à s'emparer d'un reproche de Phillis en le reformulant légèrement. Cette dernière opposait l'expérience d'aimer à celle d'être aimée (« si vous sçaviez que c'est que d'aimer, comme de vous faire aimer », *ibid.*). Diane, par un chiasme savoureux, oppose à son tour deux constructions du verbe *savoir* : « autresfois », dit-elle, « vous avez sçeu aimer », et « à ceste heure vous sçavez que c'est d'aimer » (*ibid.*). L'opposition entre *savoir aimer*, d'une part, et *savoir que c'est d'aimer*, d'autre part, pose implicitement la supériorité du deuxième type de savoir sur le premier. Suivi de l'infinitif (*savoir nager, savoir vivre...*), le verbe *savoir* renvoie à une compétence pratique. Suivi d'une interrogative indirecte (*je sais ce que c'est*), le verbe prend une nuance expérientielle : il renvoie à une connaissance théorique qui est le fruit d'une expérience vécue. Autrement dit, selon Diane, Phillis avait autrefois une connaissance pratique de l'amour, mais aujourd'hui, elle en possède une compréhension théorique qui relève de l'honnête amitié.

§35

On peut même se demander si l'absence, dans la reformulation de Diane, du *que* explétif dont Phillis faisait l'usage ne permet pas elle aussi de souligner subtilement cette supériorité du savoir théorique sur celui de la pratique. Dans la première formulation, le verbe *savoir* est suivi d'une multitude de relais grammaticaux qui expriment formellement combien l'accès à un tel savoir est semé d'embûches : pronom interrogatif *que* repris anaphoriquement par le démonstratif *c'*, suivi d'un *que* explétif qui sous-entend un verbe *être* tronqué, dont le verbe « aimer » précédé de l'indice d'infinitif *d'*, est le sujet grammatical (*Savoir que c'est que d'aimer [est]*³⁰). Dans la seconde formulation, plus ramassée, « d'aimer » est simplement attribut du sujet, sans ellipse du verbe *être*, comme

³⁰Voir l'analyse de ce type de « relative incomplète » après une interrogative indirecte qui consiste « faute de pouvoir appréhender et manier directement une entité, à lui substituer “ce qu'elle est” » par P. Le Goffic, *Grammaire de la phrase française*, Hachette supérieure, 1993, § 373 p. 544, ainsi que § 73 p. 116, et § 371 p. 538. Précisons que dans le texte d'Urfé, « que » pronom interrogatif pour représenter un inanimé est l'équivalent de notre « ce que » contemporain : voir N. Fournier, *Grammaire du français*

si les médiations qui séparaient le savoir de cette matière étrange et indéfinie qu'est *aimer* devenaient moins nombreuses.

§36

Ainsi la sage Diane, en tirant tout le fruit de sa conversation avec une amie peut-être plus sensible qu'elle, réussit à faire triompher son éloge de l'amitié comme relevant fondamentalement d'un savoir, tout en reconnaissant qu'il s'agit d'un savoir vivant, perfectible, enrichi non seulement par l'expérience, mais aussi par les disputes amicales.

§37

Pour conclure, nous voudrions nous demander s'il est possible de tirer une leçon univoque de ce dialogue sur l'amitié. Comme souvent dans les disputes de *L'Astrée*, c'est plutôt dans le sens de l'indécidabilité que semble aller le constant rééquilibrage des adversaires et de leur position argumentative. Davantage qu'un art d'aimer, cette admirable dispute offre aux lectrices et lecteurs de *L'Astrée* un modèle d'art de lire. En rebondissant sur le récit d'Astrée pour manifester son désaccord, en se lançant avec son amie Phillis dans un débat sur l'amitié, Diane invite le public de *L'Astrée* à dialoguer sur les aventures de ce roman, à en interroger la morale souvent équivoque, à se demander le parti qu'il faut suivre, à être de mauvaise foi, à se réconcilier. Il est d'ailleurs remarquable que le dialogue s'ouvre sur une formule présentative également pratiquée par toutes les narratrices et narrateurs de *L'Astrée* : le « voila une estrange preuve de bonne amitié » de Diane rappelle les nombreux « voyez quels sont les enchantements d'amour³¹ » par lesquels le récit-cadre et ses histoires enchâssées engagent leurs publics dans une lecture participative, créant comme une chaîne d'amitié par laquelle les fictions de *L'Astrée* pourraient à l'infini être commentées, contestées et réinventées à de multiples niveaux de réalité allant du personnage au lecteur³². Cette mise en abyme implicite est sans doute l'un des enseignements importants du roman d'Honoré d'Urfé : une doctrine du parfait amour ne nous semble pas devoir y être prise au pied de la lettre, pas plus que l'harmonie universelle que Diane appelle de ses vœux, puisque les comportements des habitants du Forez ne parviennent guère à l'illustrer complètement. Dans ce pays en quête d'harmonie, c'est sans doute la force créatrice de l'échange amical³³ et, métaphorisé par lui, le partage de

classique, Belin, 2002, § 309 p. 210.

³¹I, p. 141.

³²À ce titre, la réception conversationnelle de *L'Astrée* pourrait ressembler aux nombreux débats éthiques que suscitent les séries, sur nos réseaux sociaux. Autre saga sur l'amitié, la série *Friends* en offre un bel exemple analysé par Ch. Coustille et C. Sigalas : « "We were on a break" Le couple en débat (*Friends*) », *Fabula-LbT*, n° 25, 2021, doi : 10.58282/lht.2582, article consulté le 21 oct. 2023.

³³L'art de la raillerie, parfois cruelle bien que toujours honnête, nous semble aller dans le sens de cette quête d'harmonie par le dialogue : voir D. Denis, « L'honnête raillerie des conversations de *L'Astrée* », E. Schulze-Busacker, V. Fortunati (dir.), *Par les siècles et par les genres. Mélanges en l'honneur de Giorgetto Georgi*, Garnier, 2014, p. 273-283. Cette recherche d'harmonie et la nécessaire invention, en son absence,

la fiction comme support conversationnel qui pourraient être le garant le moins fragile de la paix civile. C'est d'ailleurs en écoutant les charmantes disputes de Sylvandre, Diane, Phillis et Astrée que Léonide, pensive, juge « ceste vie pour la plus heureuse de toute³⁴ ».

ANNEXE. HONORÉ D'URFÉ, *L'ASTRÉE. PREMIÈRE PARTIE* [1612], ÉD. D. DENIS (DIR.), H. CHAMPION, IV, P. 288-289.

§38

« Pour certain, interrompit alors Diane, voila une estrange preuve de bonne amitié; pardonner une telle offense qui est entierement contre l'amitié, & de plus empescher que celle qui en est cause n'en ait du desplaisir? Sans mentir, Phillis, c'est trop, & pour moy j'advoüe que mon courage ne le sçauroit souffrir. Si fit donc bien mon amitié, répondit Phillis, & par là vous pouvez juger de quelle qualité elle est. Laissons ceste consideration à part, repliqua Diane, car elle seroit fort desavantageuse pour vous : puis que "de ne ressentir les offenses qui se font contre l'amitié, c'est plustost signe de deffaut que de sur-abondance d'Amour" : & quant à moy si j'eusse esté des amies de Lycidas, j'eusse expliqué cet offre au desavantage de vostre bonne volonté. Ah ! Diane, dit Phillis, si vous sçaviez que c'est que d'aimer, comme de vous faire aimer, vous jugeriez qu'"au besoin se connoist l'amy", mais le ciel s'est contenté de vous avoir faite pour estre aimée, & non pas pour aimer. Si cela est, répondit Diane, je luy suis plus obligée d'un tel bien que de la vie : mais si je suis capable sans aimer de juger de l'amitié? Il ne se peut, interrompit Phillis. J'aime donc mieux m'en taire, répondit Diane, que d'en parler avec une si chere permission : toutefois si vous me voulez faire autant de grace qu'au medecin qui parle & juge indifferemment de toutes sortes de maladies sans les avoir eüs, je diray, que "s'il y a quelque chose en l'amitié, dont l'on doit faire estat, ce doit estre sans plus l'amitié mesme : car toute autre chose qui nous en plaist, ce n'est que pour estre jointe avec elle : & par ainsi il n'y a rien qui puisse plus offencer celui qui ayme, que de remarquer quelque deffaut d'Amour", & ne point ressentir telles offenses, c'est veritablement avoir l'esprit ladre pour ceste passion. Et voulez vous que je vous die ce qu'il me semble de l'amitié? C'est une musique à plusieurs voix, qui bien unies, rendent une tres-douce harmonie : mais si l'une desaccorde, elle ne déplaist pas seulement, mais fait oublier tout le plaisir, qu'elles ont donné auparavant. Par ainsi, dit Phillis, mauvaise Diane, vous voulez dire,

des rituels d'urbanité et de civilité seront d'ailleurs l'un des thèmes récurrents de la réflexion sur l'amitié au xvii^e siècle : voir M. Bombart, « Représenter la distinction : comédie et urbanité chez Guez de Balzac », *Littératures classiques*, n° 37, 1999, p. 117-140 et H. Merlin, « L'amitié entre le même et l'autre », *xvii^e siècle*, n° 205, 1999, p. 657-678.

³⁴VII, p. 414.

que si on vous avoit servie longuement, la premiere offense effaceroit toute la memoire du passé. Cela mesme, dit Diane, ou peu moins. O Dieux, s'écria Phillis, que celuy qui vous aymera n'aura pas œuvre faite ! Celuy qui m'aimera, repliqua Diane, s'il veut que je l'aime, prendra garde de n'offenser mon amitié : & croyez-moy, Phillis, qu'à ce coup vous avez plus fait d'injure à Lycidas, qu'il ne vous avoit auparavant offensée. Donc, dit Phillis en sousriant, autresfois je disois que c'estoit l'amitié qui me l'avoit fait faire, mais à ceste heure, je diray que c'estoit la vengeance ; & aux plus curieux j'en diray la raison que vous m'avez apprise. Ils jugeront, adjousta Diane, qu'autresfois vous avez sçeu aimer, & qu'à ceste heure vous sçavez que c'est d'aimer. Quoy que c'en soit, répondit Phillis, s'il y eust de la faute, elle proceda d'ignorance, & non point de deffaut d'Amour : car je pensois y estre obligée, mais s'il y retourne jamais, je me garderay bien d'y retomber. »

Quelques mots à propos de : Suzanne Duval

Maîtresse de conférences à l'Université Gustave Eiffel (LISAA-FTD), Suzanne Duval est spécialiste de l'art de la prose fictionnelle et épistolaire des époques baroque et classique. Elle est notamment l'autrice de *La Prose poétique du roman baroque (1571-1670)*, Paris, Garnier, 2017.

Pour citer cet article

Suzanne Duval, « *Savoir aimer* : le dialogue sur l'amitié de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé », *Op. cit., revue des littératures et des arts* [En ligne], « Agrégation 2024 », n° 25, automne 2023, mis à jour le : 05/12/2023, URL : <https://revues.univ-pau.fr:443/opcit/index.php?id=774>.